

ARTISANAT

Deux trajectoires d'excellence

Dès leur coup d'essai, le Lutterbachois Julien Zinniger, 36 ans, et l'Ottmarsheimois Maxime Dubois, 30 ans, figurent parmi les lauréats du concours « Un des meilleurs ouvriers de France » (Mof) 2018 : le premier en joaillerie, le second en coiffure.

Julien Zinniger est le premier joaillier haut-rhinois lauréat du concours « Un des meilleurs ouvriers de France » (Mof), le deuxième seulement en Alsace. « C'est une satisfaction personnelle, évidemment, et une manière d'aller au bout de ce que j'ai entamé ici il y a 21 ans », confie-t-il. « Ici », c'est la bijouterie du Bollwerk, à Mulhouse, où ce Lutterbachois est entré en apprentissage à l'âge de 15 ans, en 1997. « J'avais envie de travailler de mes mains, dans un esprit créatif, mais je ne connaissais rien à la joaillerie. La visite d'un atelier de souffleur de verre m'avait séduit, mais il fallait partir loin de Mulhouse pour se former. J'ai donc pris l'annuaire téléphonique, et j'ai choisi l'enseigne qui avait le plus grand encart dans les pages jaunes... »

À son arrivée, Julien Zinniger découvre l'atelier, à l'étage du magasin de la rue de Metz, où travaillait encore Camille Muller, le fondateur et père de l'actuel patron, Patrick Muller. « J'ai été immédiatement fasciné par la dextérité de l'équipe et l'apparente facilité de son travail. C'était grandiose. À moi, ça me semblait inaccessible ! » Il se souvient de ces premiers temps où il se trouvait si maladroit. « C'était dur. On m'en demandait beaucoup. Tout est venu petit à petit. »

« Le concours permet de savoir où on en est »

Classiquement, Julien Zinniger a appris la bijouterie (qui se limite au tra-

vail du métal) puis la joaillerie (qui inclut l'ajustage des pierres). Après ses deux CAP, il a participé à divers concours, notamment aux Olympiades des métiers, en 2005, où il s'est classé premier en Alsace et cinquième au niveau national. « Cela reste ma plus belle expérience professionnelle, il y a une ambiance dingue ! » Aujourd'hui, Julien Zinniger assiste Patrick Muller dans la création des pièces : au patron le dessin du bijou proposé au client, à lui la réalisation de la maquette puis la fabrication. Pour le concours de Mof, qu'il tentait pour la première fois, il a dû réaliser une pièce représentant une « prise de bec » entre deux oiseaux en argent, perchés sur des branches d'or, le tout d'après une gouache assez approximative, et suivant un cahier de charges réunissant les différentes techniques du métier. « Il faut montrer qu'on les maîtrise toutes ! Le concours permet ainsi de savoir où on en est : quand on répète des gestes quotidiennement, ils finissent par nous paraître anodins... »

Cette pièce, qui comporte 981 emplacements pour des pierres précieuses, est en grande partie démontable, pour un sertissage à froid. Julien Zinniger estime avoir passé sur ce projet quelque 800 heures, durant un an et demi. « Il y avait 29 candidats inscrits, onze seulement ont terminé, et trois sont lauréats... » « C'est sans comparaison avec la pâtisserie ou la coiffure », renchérit Patrick Muller. « En joaillerie, on va très loin dans le détail et l'exigence : nous réalisons des pièces pour l'éternité », avance-t-il.

Tout l'équipe de la Bijouterie du Bol-



Julien Zinniger au travail dans l'atelier de la bijouterie du Bollwerk, à Mulhouse, où il est entré en apprentissage à l'âge de 15 ans.

Photo L'Alsace/Jean-François Frey

lwerk a soutenu son candidat. « Nous avons discuté des solutions techniques, chacun m'a apporté ses conseils et ses encouragements », raconte Julien Zinniger. « La joaillerie est une addition de savoir-faire, chacun a sa spécialité », ajoute Patrick Muller. Une seule personne ne saura jamais tout faire à la perfection, même un Mof ! »

« Un bon artisan ne fait pas forcément un bon chef d'entreprise »

Diplômé de la Haute école de joaille-

rie, installée rue du Louvre à Paris, Patrick Muller n'a jamais tenté ce concours, mais il a reçu trois fois un Diamonds International Award, remis par le diamantaire De Beers. Son père avait formé 19 apprentis, lui en a formé déjà une dizaine. « Je vois le titre de Mof décerné à Julien comme la récompense de notre investissement dans la formation : c'est la preuve que mon école est bonne ! » Julien Zinniger ne compte pas faire valoir ailleurs le diplôme qu'il recevra officiellement au printemps prochain à Paris, comme tous les lauréats du concours 2018. D'une part, parce qu'il est profondément attaché à la

région ; d'autre part, parce qu'il a été échaudé par son expérience de patron : en 2010, il s'était mis à son compte à Lutterbach, avec son épouse, avant de revenir au Bollwerk trois ans plus tard. « C'était trop compliqué : un bon artisan ne fait pas forcément un bon chef d'entreprise ». Le lauréat va donc rester là où il a appris le métier et la pièce qu'il a réalisée pour le concours devrait bientôt trôner dans la vitrine de la bijouterie. En ces temps où les demandes d'apprentissage se font rares, Patrick Muller espère qu'une telle réussite suscitera des vocations.

Textes : Olivier BRÉGARDE

Atelier d'exception pour pièces uniques

La bijouterie du Bollwerk compte parmi les vingt plus importantes de France, en termes de chiffre d'affaires, selon sa direction. Ses clients viennent de Paris, de Suisse, du Luxembourg, et même de Turquie ou du Golfe persique, grâce au bouche-à-oreille et à internet. « J'emploie dans mon atelier une personne de plus que Boucheron dans son atelier parisien, qui est trois fois plus petit que le nôtre », se plaît à souligner Patrick Muller. Cet atelier, qui va de la fonderie au sertissage, c'est sa force, sa singularité, sa fierté. C'est ce qui lui permet de proposer « des pièces uniques au prix des fabrications de série ». « Chaque pièce est une remise en question », affirme-t-il. La technique, elle, « n'a presque pas changé depuis des siècles, le gros du travail est toujours fait à la main », souligne Julien Zinniger. « Quand j'ai commencé avec mon père, 80 % des outils dataient encore du Moyen-Âge, littéralement », se souvient Patrick Muller. Aujourd'hui, on s'abime et on se salit encore les mains, mais l'informatique permet de réaliser des plans en trois dimensions, l'électronique facilite le travail, accroît encore le degré de précision. Des machines, souvent conçues pour d'autres métiers (dentistes, prothésistes...), ont été adaptées par les membres de l'équipe.

« Un concours pas comme les autres »

Maxime Dubois est le seul lauréat du concours des Mof 2018 dans la catégorie coiffure, parmi les 21 candidats qui ont participé à la finale, dimanche dernier à Mulhouse. « Mof, ce n'est pas un concours comme les autres, avec un classement systématique de tous les participants, tient-il à souligner. C'est un diplôme d'État, le jury recherche l'excellence, et si elle n'est pas au rendez-vous... »

Âgé de 30 ans seulement, ce natif d'Ottmarsheim, qui dégage, dans son travail quotidien, une sérénité paradoxale avec sa quête perpétuelle du « dépassement de soi », a toujours été une bête à concours. En 2005, il figurait parmi les « meilleurs apprentis d'Alsace », puis de France (Maf). Deux ans plus tard, il était champion

de France, catégorie « coiffure du soir », puis médaille d'argent au championnat d'Europe, à Vienne en 2012, médaille de bronze au championnat du monde par équipes à Milan la même année, médaille d'or au championnat d'Europe à Moscou en 2013, dans les catégories « coiffure du soir » et « coiffure du jour »... Il a été membre de l'équipe de France de coiffure durant dix ans.

« J'ai aussi eu des classements décevants, j'ai connu davantage d'échecs que de réussites, nuance-t-il. Les concours nécessitent beaucoup de sacrifices. Financièrement, ils ne rapportent rien. Il faut s'entraîner en dehors des heures de travail, une préparation solide, à la fois physique et mentale, savoir gérer le temps, le stress,



Maxime Dubois entouré de ses modèles lors de la finale du concours des Mof en coiffure, dimanche dernier à la Cité de l'automobile de Mulhouse.

Photo L'Alsace/Darek Szuster

les figures imposées, les impondérables... »

Un « point final » à quinze ans de concours

Pour le concours des Mof, Maxime Dubois s'est préparé durant deux ans et demi. « J'ai eu 100 raisons d'arrêter, 101 de continuer... », résume-t-il. Cet adepte de la méditation, qui aimerait désormais se mettre aux arts martiaux pour accroître encore son « self-control », cite sa « détermination » comme son point fort. Mais il insiste aussi sur le côté humain

d'un tel parcours, les « belles rencontres », les marques de soutien de ses collègues. « C'est une victoire collective. Les modèles qui travaillent avec moi depuis deux ans se sont investis sans compter, sans récolter le moindre bénéfice de cette aventure. Ça m'a beaucoup touché. » Le choix de Mulhouse pour la finale 2018 a été la cerise sur le gâteau, « un coup de chance et une fierté supplémentaire » de concourir à domicile.

Maxime Dubois voit la coiffure comme « un art », certes éphémère. Dans celui du chignon, qui l'a toujours fasciné, il a trouvé à exprimer à la fois sa

fantaisie, sa dextérité, son sens des harmonies et des couleurs. Les concours lui ont permis de proposer ensuite des prestations « plus originales et plus personnalisées » à ses clients.

Mais l'âge des concours est désormais révolu pour lui, assure-t-il : ce titre de Mof y mettra « un point final ». Il ne compte pour autant ni changer de voie, ni augmenter les tarifs de son salon - encore moins s'arroger un supplément « spécial Mof ». « Les retombées éventuelles profiteront à toute l'équipe, espère-t-il. Moi, je resterai le même. »

Une vocation précoce

Maxime Dubois a fait son apprentissage chez Coiffurama, rue du Sauvage à Mulhouse, sous la houlette de Patricia Probst. « L'apprentissage a été à la fois rigoureux et bienveillant, se souvient-il. C'est ce que j'essaie de reproduire aujourd'hui avec mes propres apprentis. C'est un métier difficile, il faut acquérir les techniques de base, un certain savoir-faire, avant de pouvoir y greffer sa propre créativité. »

Après son CAP et un brevet professionnel, il est passé par une école de maquillage à Nice. À 23 ans, il a ouvert son premier salon, place des Maréchaux à Mulhouse. « Se mettre à son compte à cet âge, ça n'est pas courant, ça n'est pas exceptionnel non plus... J'étais seul au départ, c'était un challenge. »

En 2016, il a déménagé son salon à Rixheim, rue de l'Île-Napoléon, où il emploie aujourd'hui huit personnes. Une grande partie de sa clientèle l'a suivi d'une adresse à l'autre, la dernière en date ne désemplissant guère.



Maxime Dubois en plein travail : « Il faut savoir gérer le temps, le stress, les figures imposées, les impondérables... » Photo L'Alsace/D.S.